

Tranquillement assis sans rien faire

Il existe, dans chaque incendie, un instant décisif.

Quelques minutes où les flammes peuvent encore être contenues.

Puis vient le moment où elles décident à notre place.

La France est à cet instant. Celui où l'on peut encore empêcher le feu de devenir un brasier. Après, ce ne sera plus seulement la victoire de l'extrême droite. Ce sera notre défaite collective.

Car l'extrême droite est cet incendie.

Depuis des années, elle progresse sans rencontrer la résistance que son projet devrait susciter. Elle ne conquiert plus seulement des électeurs ; elle conquiert les imaginaires. Elle impose ses mots, ses peurs, ses obsessions.

Le feu ne court pas.

Il avance.

Et c'est précisément parce qu'il avance lentement qu'il finit par tout dévorer.

À quelques mois de l'élection présidentielle, le plus inquiétant n'est peut-être plus sa progression. Le plus inquiétant est notre accoutumance. Nous parlons déjà de son arrivée au pouvoir comme d'une alternance ordinaire. Les éditorialistes spéculent sur la composition d'un futur gouvernement.

Les responsables politiques calculent. Les démocrates hésitent.

Comme si l'urgence n'était plus d'empêcher l'incendie, mais d'apprendre à vivre avec.

Ne nous trompons pas de responsabilités. L'extrême droite allume le feu. Mais depuis des années, une partie de la droite souffle sur les braises. Une partie des médias nourrit le foyer en faisant de ses obsessions le cœur permanent du débat public. Trop de responsables politiques préfèrent copier ses idées plutôt que les combattre. À force de vouloir séduire ses électeurs, ils auront fini par lui ouvrir les portes du pouvoir.

Les Alpes-Maritimes connaissent déjà cette odeur de brûlé. À Nice, à Menton, à Cagnes-sur-Mer, la banalisation est déjà là. Les discours de rejet deviennent des politiques publiques. La stigmatisation devient une méthode de gouvernement. La peur devient un projet de société. Et beaucoup finissent par appeler cela du réalisme ou du bon sens. Ce qui se banalise ici aujourd'hui pourrait devenir demain la norme nationale.

Pendant ce temps, les véritables urgences brûlent. Le climat. Les services publics. Les inégalités. Le logement. Mais plutôt que d'éteindre ces incendies, on préfère montrer du doigt les plus fragiles.

Nous ne sommes plus au temps des analyses. Nous sommes au temps des sirènes.

Ne nous racontons plus d'histoires. L'extrême droite ne reculera pas toute seule. Elle ne reculera ni grâce à un meilleur sondage, ni grâce à un meilleur débat télévisé. Elle reculera seulement si une société entière décide de ne plus lui céder un centimètre.

Demain, chacun expliquera qu'il avait vu venir le danger. Comme toujours. Mais l'Histoire n'est jamais écrite par ceux qui avaient compris. Elle est écrite par celles et ceux qui ont agi.

Alors que faire ?

Refuser la banalisation. Refuser de reprendre ses mots. Refuser de considérer la haine comme une opinion parmi d'autres. Reconstruire partout des contre-pouvoirs : dans les associations, les syndicats, les lieux de culture, les universités, les quartiers, les villages.

Nous ne défendons pas seulement une échéance électorale.

Nous défendons une certaine idée de la République. Une République qui protège avant de désigner des coupables. Qui secourt avant de trier. Qui rassemble au lieu de diviser. Une République qui préfère la justice à la peur et l'émancipation au repli.

Nous sommes les héritiers d'un pays qui, dans ses heures les plus sombres, a su faire naître la Résistance. Nous n'avons pas le droit d'être la génération qui regardera le feu gagner sans tenter de l'éteindre.

Alors, organisons-nous.

Syndiquons-nous.

Engageons-nous.

Défendons les médias libres.

Faisons vivre la culture.

Retissons les solidarités.

Parlons à nos voisins.

N'attendons plus qu'un autre agisse à notre place.

Les pompiers le savent : un incendie ne s'éteint jamais lorsqu'il est devenu incontrôlable. Il s'éteint dans les premières minutes.

Ces premières minutes sont les nôtres.

Le feu est là.

Chaque minute où nous restons tranquillement assis est une minute gagnée par les flammes.

Levons-nous. Il est encore temps.

Nice le 30 juillet 2026,

Jonathan Gensburger et Cédric Herrou



Agrandir l'image : Illustration